

En finir avec l'anthropocentrisme

La pression humaine exercée sur le monde sauvage entraîne la destruction des écosystèmes et, par conséquent, l'extinction de nombreuses espèces animales. Difficilement perceptible depuis l'Occident – pourtant directement impliqué –, cette hécatombe révèle les désordres et les excès de notre civilisation. Que faire ? Le combat pour la défense de la cause animale semble inégal tant l'inertie du système sape les actions des ONG. Un constat amer que dresse Jean-Marc Gancille dans son dernier ouvrage, *Carnage - Pour en finir avec l'anthropocentrisme*.

Nat'Images – Pouvez-vous nous parler de l'action du collectif Rewild que vous avez cofondé ?

Jean-Marc Gancille – La coalition Rewild a été fondée par plusieurs ONG, spécialisées dans la défense, la sauvegarde, la saisie, le soin et la réhabilitation d'animaux sauvages victimes du commerce. Bien que toute jeune, Rewild a déjà à son actif un fait d'armes majeur qui est une première mondiale : le rachat d'un zoo de 13 hectares pour le métamorphoser en centre d'accueil et de réhabilitation des animaux sauvages sauvés du trafic. Ce projet a rencontré immédiatement un soutien populaire massif qui témoigne de la sensibilité du public à la maltraitance des animaux et aux questions éthiques que soulève la captivité. Il cristallise logiquement l'opposition farouche des zoos et des parcs animaliers qui craignent pour leur business très lucratif dont la légitimité est de plus en plus contestée.

Vous semblez avoir une vision réductrice des zoos et parcs animaliers, alors qu'on est bien loin de l'époque où les animaux étaient enfermés dans des cages, maltraités et où les préoccupations sanitaires étaient secondaires. Vous semblez aussi balayer d'un revers de main les actions menées in situ par les parcs, les programmes de sauvegarde notamment...

Oui, et je l'assume car je les trouve dérisoires si vous regardez les rapports d'activité des zoos en question ou ce que dit l'EAZA (ndlr - Association européenne

des zoos et aquariums). On est dans le saupoudrage, les sommes versées sont sans commune mesure avec les ravages et le prélèvement subis par ces animaux historiquement. Effectivement, je pense que ce pilier de conservation que revendiquent absolument les zoos est une fumisterie et que dans les faits, quand vous plongez un peu dans leur pratique, c'est encore un bon alibi pour justifier la tenue en captivité

“On est arrivé complètement au bout de notre logique et plus rien ne peut la justifier.”

d'animaux. Cela n'a aucun fondement et ça n'a rien changé à la conservation. C'est généralement anecdotique tant sur le plan de la sensibilisation que scientifiquement. Le zoo de Beauval, par exemple, se montre souvent offensif sur ces sujets-là alors que pas un kopeck de leurs revenus ne va à la conservation. En fait, ils captent des fonds extérieurs d'entreprises mécènes qu'ils redistribuent en les faisant passer pour ceux du zoo mais ce n'est pas le cas. Après, ils mettent en avant de petits programmes qui font bien sur la plaquette mais qui ne contribuent à pas grand-chose. En

revanche, ils mettent des millions dans le divertissement et l'accueil de leurs visiteurs pour des animaux qui restent en captivité et dont les besoins essentiels ne sont absolument pas comblés.

Les erreurs multiples et les excès du XX^e siècle sont systématiquement pointés du doigt sans qu'un réel virage soit amorcé pour changer la donne, car une majeure partie de la population reste profondément anthropocentrique. Comment faire pour changer de paradigme sinon par la force des choses ?

C'est exactement ça. Il faut établir un rapport de force avec cette société. Soit on s'en affranchit – et on est suffisamment nombreux pour que ses fondamentaux s'écroulent – en créant de nouvelles références, même si cela reste encore dans un cadre anthropocentré. Soit on est dans une logique d'écologie radicale, d'opposition frontale, un rapport physique qui n'éluderait pas la question de la violence, même si aux yeux de certains elle est une impasse car génératrice de violences supplémentaires de la part de ceux qui détiennent le pouvoir. Soit on va vers une forme de marginalité qui n'entraîne pas les masses. Du coup, on est face à des difficultés que l'on constate aujourd'hui encore plus qu'hier : malgré toutes ces alternatives et la glorification des initiatives locales qui semblent aller dans le bon sens, le système lui-même est extrêmement résilient et le courage dont il faudrait faire preuve pour le démonter fait défaut à la plupart d'entre nous. On est de



BIO EXPRESS

Jean-Marc Gancille est le fondateur de DARWIN, tiers-lieu situé au cœur de Bordeaux, et de la coopérative La Suite du Monde. Après avoir lancé et expérimenté ces deux utopies concrètes de résistance et de résilience des territoires, il décide de se consacrer pleinement à la cause animale. Vice-président pendant six ans de Wildlife Angel (ONG de lutte contre le braconnage de la grande faune africaine), cofondateur du collectif anti-captivité Rewild, actif au sein de plusieurs mouvements animalistes, il agit au quotidien en faveur de la conservation des cétacés à La Réunion au sein de l'ONG Globice.

facto dans une forme d'impasse où rien ne change véritablement et où je dirais même que le capitalisme, ou le système actuel quel que soit le nom qu'on lui donne, se nourrit lui-même de ces alternatives en les subvertissant, les instrumentalisant, les récupérant à son propre compte. Il n'est donc pas toujours simple de discerner les voies réelles du changement de celles qui sont habilement déguisées mais qui ne font que perpétuer l'establishment. Les gages qui semblent être donnés à la communauté de ceux qui portent ces idées-là de manière plus ou moins institutionnelle aboutissent systématiquement à des échecs et des reculs. On le voit avec la convention citoyenne pour le climat, les néonicotinoïdes, le recours aux hydrocarbures, etc. Rien ne change, il n'y a aucune rupture. On assiste à un double discours où ces initiatives sont valorisées et soi-disant accompagnées, mais cela reste de la cosmétique. On ne touche pas au "cœur du réacteur". La transition est un leurre pour faire durer le système le plus longtemps possible. Tant que l'on ne fait pas preuve d'un certain discernement et que l'on est toujours dans l'attente avec l'espoir que l'on va réussir à conscientiser les élites qui n'en ont pas la moindre envie, on se rend complice.

Les animaux se révèlent être des victimes collatérales de tous ces désordres sociaux, systémiques, institutionnels...

Les victimes de ce système, oui. Après, si on prend un peu plus de hauteur anthropologique sur la question, l'humain a toujours poursuivi ses propres desseins avec la nécessité de capter l'énergie lui permettant d'y aboutir. Une logique qui va dans le sens de capter des ressources là où elles sont, quitte à soumettre, à asservir, à dominer outrageusement d'autres êtres vivants en

niant leur sensibilité. Depuis la préhistoire, on tire profit de l'énergie que nous donnent les animaux pour nos propres finalités sans considérer leur droit à la vie. On a toujours été dans une logique utilitariste plus ou moins légitimé par les religions, la philosophie, etc. Maintenant, le problème c'est que l'éthologie et la science nous apprennent tant de choses que cela devient indéfendable; et, techniquement parlant, d'un point de vue écologique, cette industrialisation de l'exploitation animale dans tous les domaines, elle a des conséquences déléteres sur les écosystèmes en général. On est arrivé complètement au bout de notre logique et plus rien ne peut la justifier.

Que pensez-vous de l'idée selon laquelle la nature se porterait mieux si les conditions de vie des êtres humains étaient meilleures ?

Je n'y adhère pas beaucoup. En Occident, les besoins vitaux sont assurés pour tous. Pour autant, on n'arrête pas de puiser dans les océans et d'asservir les animaux. On pourrait bien évidemment se satisfaire d'une idée généreuse comme celle-là et se dire que sortir de la pauvreté et de la pyramide de Maslow (*ndlr - Représentation pyramidale de la hiérarchie des besoins, une théorie de la motivation élaborée à partir des observations réalisées dans les années 1940 par le psychologue Abraham Maslow*), c'est séduisant, mais dans les faits le massacre animal continue, que ce soit par le divertissement ou le besoin de protéines animales qui est tout sauf vital. C'est une excuse qui ne peut être invoquée. Après, il existe la problématique du nombre: on est aujourd'hui tellement nombreux qu'on s'approprie au travers de nos villes, nos modes de déplacement, nos infrastructures, des espaces toujours plus vastes au détriment

de la faune sauvage qui en a cruellement besoin aussi pour subsister. Elle est réduite à peau de chagrin en raison de ce développement humain exponentiel et de notre démographie galopante. Le fait que l'on ait aujourd'hui une réflexion sur l'animalisme, l'antispécisme, le respect des animaux, quel que soit le nom qu'on lui donne, c'est aussi l'aboutissement d'une prise de conscience que nous permettent nos conditions de confort matériel. Ce n'est pas simple...

Les origines de la crise sanitaire que nous traversons semblent mettre en évidence les risques et les limites de la pression exercée sur le monde sauvage. Une régulation naturelle ne va-t-elle pas finir par s'occuper des maux de la planète ?

C'est ce que décrit René Barjavel dans *La Faim du tigre*. Il y a toujours un grand équilibre – même s'il y met un peu de mysticisme – et je pense que c'est tout simplement une loi naturelle, de l'évolution, qui fait qu'au bout d'un moment, quand il y a trop de prédateurs et plus assez de proies, que la régulation de l'énergie est à ce point désorganisé, on arrive à des désordres qui pourraient nous être fatals. On le voit déjà avec les changements globaux, l'augmentation de la température, les pollutions, on est en train de tout saccager. Le fait d'exploiter comme ça les animaux n'y est pas du tout étranger. Vous parlez des pandémies qui se développent, des zoonoses notamment, tout cela est lié à notre appétit de viande. Ça ne surgit pas par hasard. C'est dû au fait que l'on détruit des écosystèmes dans lesquels vivent des animaux pour créer des monocultures de soja et alimenter le bétail en surnombre, lequel est entassé, ce qui favorise la diffusion de pathogènes. Les protéines que cette viande nous amène ne sont absolument plus vi-

tales et essentielles à une grande partie de l'humanité. Mais on perdure en ce sens parce qu'il existe des intérêts puissants qui continuent à nous faire croire le contraire. Et puis, bien sûr, c'est associé à des moments familiaux, traditionnels, à du plaisir. Je ne prétends pas que l'on en sortira du jour au lendemain, mais il faut voir à quel prix ce plaisir s'exerce. Quand on sait que l'on est en train de se suicider, pour employer une formule choc, il faut savoir s'imposer des limites. À titre personnel, je milite pour une abolition de l'élevage et de la pêche, mais j'ai bien conscience que cela relève de l'utopie à ce stade, que cela concerne très peu de gens, que cela se fera par étapes. Si nous étions un peu honnêtes intellectuellement, réalistes et raisonnables, nous devrions décélérer considérablement. Et c'est possible. La preuve en est qu'il existe des centaines de millions de personnes qui sont végétariennes ou végétaliennes et qui ne s'en sortent pas plus mal. Il y a des angles qui permettent de justifier une consommation modérée de viande en regard d'un certain nombre d'impacts, et d'autres angles qui ne la tolèrent pas dans la mesure où tuer sans nécessité un être sensible qui ne demande qu'à vivre n'a aucune justification possible.

Il y a quand même des signes positifs: on assiste à un regain des populations de cétacés et d'éléphants, le ré-ensauvagement avance doucement, les consciences semblent s'alarmer de plus en plus du bien être animal, les habitudes alimentaires changent... Tout cela serait-il de la poudre aux yeux ?

Je ne pense pas que ce soit de la poudre aux yeux, mais il faut séparer le bon grain de l'ivraie. Il y a aussi de fausses bonnes nouvelles. On a envie de se donner de l'espoir mais il faut savoir les démasquer. Tout n'est malheureusement pas rose, mais l'intérêt que l'on porte à ces questions est une lueur d'espoir pour l'avenir. La conscience qui grandit dans l'opinion est quelque chose de positif. Les controverses au sujet des animaux sauvages dans les cirques ou en captivité vont dans le bon sens. Le développement des alternatives alimentaires est incontestable. La part du végétal reste extrêmement marginale mais elle est en croissance rapide, notamment chez les jeunes qui sont les premiers concernés. Il y a une vraie volonté de ne plus cautionner le système d'oppression et de mort systématisé.

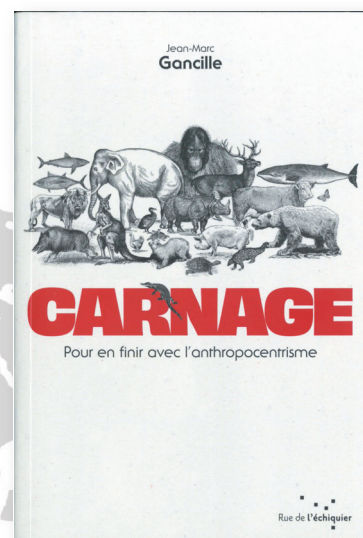
Et pour parler de mon domaine d'activité actuel, à savoir la protection des cétacés, on a aussi la chance, sur certaines populations comme les baleines à bosse, d'observer une success-story qui montre une voie possible. Arrivée quasiment à un point de non-retour, la communauté internationale a réussi à se fixer des limites, instaurer un moratoire, ce qui a permis aux populations de se reconstituer à leur niveau préindustriel. Compte tenu du côté emblématique de l'animal, cela donne de l'espoir. Maintenant, est-ce que cet exemple peut être systématisé? Je ne pense pas car, dans le cas de la baleine, il y avait surtout un produit de substitution qui était le pétrole en remplacement de la graisse et l'huile, jusqu'à l'avènement des hydrocarbures. Au-delà de Rewild, il existe un engouement populaire pour des initiatives comme le référendum pour les animaux. Un mouvement se dessine pour changer les rapports de domination et de suprématisme humain qui avaient cours sans jamais avoir été remis en question, à part par certains longtemps considérés comme des hurluberlus. Maintenant, il y a même de grands patrons qui endossent cette cause.

Les solutions que vous préconisez sont pleines de bon sens mais quasiment irréalisables dans les conditions actuelles. Comme pour le climat, ne va-t-on pas être obligé de composer avec la catastrophe qui se profile ?

Oui, bien sûr. J'ai volontairement opté pour des réponses qui me semblent justes mais qui en l'état actuel des consciences, des organisations et de l'inertie culturelle, politique, économique à laquelle on est soumis, sont irréalisables. On le voit bien avec la chasse. L'opinion, dans sa majorité, réclame l'arrêt d'un certain nombre de pratiques barbares. Il y a une exaspération, y compris de la part du monde rural, par rapport à certains chasseurs, mais les politiques les soutiennent bec et ongles, les légitiment, les encouragent... Pour extrapoler, cela se vérifie dans plein d'autres domaines: les zoos, l'alimentation, la vivisection, etc. On est à un tel point de résistance du système, de déni général et d'inertie, comme je le disais, qu'on ne peut pas espérer l'abolition du jour au lendemain. En revanche, je pense que, comme dans tout mouvement d'émancipation, de progrès, de militantisme, il faut qu'il y ait des postures un peu radicales qui s'expriment de telle sorte que certaines

idées élargissent un peu ce qu'on appelle "la fenêtre d'Overton", soit l'ensemble des idées ou pratiques considérées comme acceptables dans l'opinion publique d'une société. L'expression est bien adaptée au contexte que je décris: certaines idées peuvent paraître subversives et en même temps être débattues parce qu'elles ont du sens et qu'elles sont justes. Quand bien même elles arrivent trop tôt dans le débat public, elles contribuent à faire évoluer l'opinion. Je n'ai aucune illusion par rapport à ce combat, je ne pense pas qu'il est gagné d'avance ou qu'il peut se régler d'un coup de baguette magique; en revanche, je pense que parler de l'abolition de l'élevage est possible aujourd'hui, alors qu'il y a encore vingt ans, cela ne faisait pas partie du vocabulaire des animalistes. Les consciences n'étaient absolument pas mûres pour même l'entendre. Aujourd'hui, on sent qu'il y a un fléchissement qui permet de pousser un peu plus loin la logique. Et j'imagine que le parallèle peut-être fait avec l'esclavagisme en son temps, où la pratique était commune, admise de tous et "normale". La hiérarchie entre les races n'était pas remise en cause, jusqu'à ce que des voix s'élèvent pour parler d'abolition. Et on y est parvenu. On est à un moment de l'histoire où l'on peut peut-être pousser des idées plus ambitieuses qui sont vitales si on veut véritablement sortir des impasses dans lesquelles on est. Et ça, c'est un vrai changement de paradigme, pour le coup.

Propos recueillis par Frédéric Polvet



Jean-Marc Gancille – Carnage. Pour en finir avec l'anthropocentrisme - Éd. Rue de l'Échiquier - 140x210 mm, 208 p., 18 €